

LE BOURDON

Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait soupçonné la présence de cette ruche au fond de ce buisson ; et encore moins, ce que l'on pouvait y découvrir....

À ça non ! Et pourtant, l'affaire ne manquait pas de piquants comme j'ai entendu certains le sous-entendre en ricanant. Croyez-moi, je sais de quoi je parle car cette ruche, comme il est écrit, et bien figurez vous que c'était moi.

Permettez-moi, avant tout, d'élever la plus solennelle, la plus énergique réprobation muette devant un tel affront. Bien sûr, je ne suis qu'un objet, une chose que l'on repousse quand elle ne plait plus. On l'abandonne en un lieu indigne. Triste comportement de cette civilisation de sauvages qui rejette n'importe quoi n'importe où, pour se débarrasser. Regardez ces baignoires délaissées au coin des prés sous le prétexte futile de servir d'abreuvoir à des bovins ou ces carcasses rouillées parsemant de désarmés talus.

J'ose le proclamer, une ruche n'est pas un objet ordinaire, un simple assemblage de planches. Une ruche vit, respire, produit. J'en appelle à tous les amateurs de propolis et de gelée royale : s'attaquer à la ruche c'est s'en prendre à la reine, aux ouvrières, aux abeilles en particulier, aux insectes en général. J'ai accompli fièrement ma tâche, je mérite le respect.

Remarquez, ce coup je sais d'où il vient, quel en soit le coupable, la coupable pour dire vrai. Le pire, c'est que j'arrive à lui trouver des excuses. Je suis trop bonne.

Mais avant de poursuivre, laissez-moi planter le décor. Mon histoire ne serait qu'anecdote si ce n'était celle de ces êtres vivants que l'on nomme des humains. Non pas un trio comme de trop nombreux romans ont décrit les aventures en jouant sur les intrigues amoureuses. Mes personnages sont au nombre de quatre, un quatuor, deux hommes, deux femmes. Un couple légitime Jules et Madeleine. Et deux satellites, Julie et Antoine. Jules l'apiculteur avait épousé Madeleine. Elle ne supporte pas les abeilles. À cause des piqûres. Voyez-vous, elle refuse les vaccins, tous les vaccins. Elle prétend être vaccinée contre tout. En cuisine par contre, elle s'y connaît. Elle élabore un pain d'épice fabuleux qu'adore Antoine, le copain de Jules, lui aussi dans le miel. Jules connaissait Julie. L'occupation favorite de Julie : s'occuper des ruches. Elle en possède plusieurs et appréciait les conseils de Jules. Elle les appréciait beaucoup. Sans jouer les rabat-joie, je dirais trop. Elle apprécie aussi qu'on la butine. Jules, bon apôtre, y

consentait sans rechigner. Il se dit même que le fils de Julie n'aurait pas pour père celui qu'on croit. Entre Julie et Madeleine volent les abeilles. On appellera cela la dissuasion. À Antoine, Jules concédait le pain d'épice. Sans le sel et les condiments, la nourriture serait bien fade.

Hélas, au début du printemps, Jules a terminé sa course sous terre et moi, pour des raisons que j'ai mis longtemps à comprendre, j'ai passé tous ces mois en ce piteux endroit, triste rebus. Au chagrin de la perte de Jules s'ajoutait cette réclusion indigne. Jamais, au grand jamais, mon brave Jules ne m'aurait abandonnée ainsi. C'est qu'il y tenait à ses ruches le bougre.

J'ai passé de longues années heureuses auprès de Jules. J'étais sa gloire, sa ruche, sa « ruchette », comme il l'affirmait parfois en passant amoureuxment sa main sur mes parois boisées. J'étais son écusson, décoré par ses soins, ruche admirée au milieu de mes compagnes. J'étais l'emblème du rucher, la star des affiches sur les marchés, des étiquettes sur les pots de miel, l'avant-garde de la propagande. Quand il installait ses ruches, Jules, me positionnait au cœur du rucher. Je ressemble, si j'ose, à un chalet suisse en miniature, avec, en guise de chapeau, un toit à deux pans. Les passants émerveillés s'exclament : « Regarde la belle ruche ». Superbe compliment.

Mais une ruche ne vaut que par l'hospitalité qu'elle offre à ses travailleuses. Nous formons un foyer actif, uni, effervescent. Jules apportait beaucoup de soin aux détails du logis. Mon intérieur est nickel comme l'extérieur. Tout concourt à l'élaboration d'un produit moelleux, parfumé, nous sommes des « titilleurs » de sens. Imaginer une ruche dans un buisson. Quelle hérésie ! Quel sacrilège ! Qu'en on pensaient les osmies, abeilles solitaires, drones ailés me survolant en ce lieu insolite.

L'apiculteur exploite les abeilles, ce n'est pas un scoop. Mais avec elles, c'est donnant-donnant. L'homme leur offre le gîte, plus douillet que le simple tronc vermoulu d'un arbre chancelant. Peu de variétés d'insectes ont été domestiquées. Les fourmis, espèce rampante, bien qu'infatigable, y ont échappé à la domestication. Je ne parlerai même pas de ces malheureux vers à soie devenus inutiles, méprisés malgré tous les services rendus. Finiront-ils, bons à croquer, dans les assiettes ?

Enfin passons.

Le jour où j'ai atterri dans ces ronces, ou plutôt la nuit où on m'y a déposée, je m'en souviens parfaitement. C'était une nuit de pleine lune. Une nuit avec ses ombres géantes projetées dans le sous bois. Cette atmosphère particulière, une ruche la saisit. Une ruche vit au grand air, par

tous les temps, en toute saison. Un homme au bras ferme m'a saisie, transportée jusque dans ce petit bois, au lieu dit la « Charmette », dérisoire dénomination, en bordure du chemin forestier. L'homme, on l'affirmera, n'était pas le roi de la délicatesse. Il m'expédia sur ce coussin urticant de ronces d'Arménie.

En bordure du petit bois, près des champs de tournesol ou de soja, Jules, sinistre présage, m'y avait déjà conduite plusieurs fois. On ne le sait pas, mais la ruche, comme par osmose, acquiert le sens de l'orientation. Elle sait où vont les butineuses, elle apprend l'odeur des fleurs et des pollens. Comme si elle s'appropriait le maniement de la boussole, privilège de ses hôtes. Puis, Jules avait renoncé à nous conduire en cet endroit. « Peuf ! Grondait-il. Ils n'en ont jamais assez. Pesticide, herbicide, tout ça finira en homicide, vous allez voir ». Nos malheureuses abeilles revenaient de leurs cueillettes à bout de souffle, les ailes à l'arrêt, les pattes flageolantes et vides. Combien n'y survivaient pas. Jules avait pris la décision de fuir dare-dare ces lieux malsains.

Mais il n'en finissait pas de maugréer. « Avant, répétait-il à Julie, tu parcourais quelques dizaines de kilomètres en voiture et tu avais la calandre et le pare-brise éclaboussés de mille cadavres d'insectes écrabouillés. Aujourd'hui, plus rien de tel. Où sont passés les insectes ? Avalés par un prédateur vorace ? Pas besoin de sortir de Polytechnique pour savoir qui les anéantit et par quelle méthode ». Dans l'au-delà, si ce lieu existe, je parie que Jules tonne encore.

Avant qu'il ne s'en aille, Jules, avait associé Julie à son projet : élever des abeilles noires. Tous deux avaient échafaudé un plan pour ce nouveau programme. Jules avait décidé, pour le confort optimal de ses nouvelles protégées, de les installer dans un abri de choix. Le sort m'avait désignée, insigne honneur, avec deux autres compagnes presque aussi pimpantes que moi. J'avais été mise à nu, brossée, enduite de produits naturels afin de chasser en douceur les importuns en tout genre. J'étais prête à recevoir les nouveaux casiers et l'essaim venu de Bretagne. Pourtant, comme si Jules le pressentait, mi-sérieux, mi-rigolard, il plaisantait avec Julie : « Nous complétons notre panoplie. Avec ton chat noir et mon mouton ébène, nos butineuses ne pouvaient déroger. Pourvu que la poisse nous soit épargnée. Il ne nous manquera plus que le cygne ». Comme dit le proverbe : cygnes noirs, mauvais signe. Et le prophète de malheur, je crois qu'on dit cassandre, fut frappé d'une crise cardiaque quelques jours avant l'arrivée des abeilles noires.

Enfin, du qu'en dira-t-on je m'en moque. Mais, tout ce temps passé, isolée, perdue, au milieu des ronces, qu'il m'a paru interminable ! À l'inconfort de lieu, s'ajoutait la solitude. Les jours qui défilent, dont on oublie le décompte. Le changement de saison, ça je le comprends, je l'intègre. Mais croupir, inutile, alors que j'avais été apprêtée pour une nouvelle vie, de nouvelles aventures. Le pire de tous les maux, celui qui me rongait : l'oisiveté. Sans les mouvements incessants de mes abeilles, leurs battements d'aile, j'étais perdue. Oubliée l'odeur du miel. La senteur humide de la mousse, des champignons, les relents de décomposition, de moisissure, ça je ne le supporte pas. J'aime la fraîcheur, l'humidité m'indispose. Elle nuit à mon image, ronge mes os.

De me voir rangée dans un coin du hangar, il y en a une qui n'a pas supporté, Madeleine. Prise de tremblements, elle rôdait autour de moi. Je ressentais une méfiance particulièrement à mon égard. « Comment me débarrasser de tout cet attirail, ruminait-elle ? Pour Julie ? Non. Pas pour cette garce. Pas non plus pour Antoine. Il y a déjà assez de ragots ». En fait, je suppose qu'elle redoutait l'arrivée d'un essaim vagabond. Ce n'est pas Antoine qui fut chargé du forfait. Non.

Antoine, je le reconnais bien à l'odeur du tabac de sa pipe. C'est lui qui m'a tirée hors du buisson. Il était parti à la recherche de champignons. « Ça alors ! Que fabriques-tu ici ? Je te croyais à l'abri dans le hangar de Jules. C'est bien là que je t'ai vu la dernière fois ». Antoine n'était pas au bout de ses surprises. J'hébergeais, bien malgré moi, un squatter inattendu. Je veux parler du serpent, une couleuvre, qui se lovait dans mes entrailles depuis quelques jours. Antoine ne la vit pas du premier coup d'œil. Mettre en fuite l'importune d'abord. Avec les rampants mieux vaut se méfier. Cette rencontre l'amuserait longtemps. Etrange paradoxe, singulière rencontre, un coucou, reptile débonnaire, nonchalant, en une demeure bourdonnante, adepte du mouvement perpétuel.

Puis il me dégagea de ce milieu hostile, encombré d'arbustes accrocheurs, prolifiques, grands pourvoyeurs de mûres et d'épines. Antoine s'étonna de mon état à première vue satisfaisant. Rien chez moi n'était brisé. Seul mon chapeau de guingois, retenu par les ronces, l'inquiéta. Antoine posa son panier au bord du chemin. Il enfila bottes et gants. Il retira mon couvercle, écrasa les ronces, m'empoigna, me libéra de ma verte prison. De mon séjour « embuissonné » je ne gardais que quelques superficielles griffures. Antoine m'embarqua et m'emmena en un lieu inconnu. Je sais désormais qu'il s'agit de son domicile.

Toutes ces surprises avaient attisé sa soif. Je l'entendis murmurer : « Vite un verre de vin blanc, un Pouilly vieilles vignes. Il me faut bien cela pour me remettre de mes émotions ». Pour Antoine, il n'y avait pas de doute j'étais la ruche de Jules. Il continuait de parler à son bonnet : « Jules et ses ruches, quelle histoire ». Ah ! Si j'avais pu tout raconter. Oui, ses ruches, c'était sa vie, ses amantes, à Jules. Et qu'il nous fabrique, qu'il nous bichonne, qu'il nous déplace. Dans le midi pour le miel de lavande et de garrigues, dans les clairières au milieu des châtaigniers, en montagne. De tous mes voyages, mes préférés étaient mes séjours d'été en montagne. Bien à l'abri, à l'ombre des mélèzes, près d'une source, les journées n'en finissaient pas. Les ouvrières commençaient tôt. Leurs allers-retours se terminaient à point d'heure. Je les attendais sous un beau ciel étoilé.

Après deux verres de Pouilly, les idées d'Antoine s'étaient éclaircies. Il tournait en rond autour de moi. Je le sentais nerveux. Il soliloquait : « Il faut ruser, montrer de l'intérêt pour le matériel de Jules, demander si Madeleine est disposée à s'en séparer, sous quelles conditions. Ne surtout pas l'alerter de ma découverte ». Sur ce dernier point je donnais mon assentiment secret. Si j'avais eu le choix, j'aurais souhaité me retrouver entre les douces mains de Julie. Antoine ne serait qu'une option de substitution. J'ai le souvenir de remarques de Jules affirmant qu'Antoine négligeait ses ruches pour d'autres affaires. Parlait-il de relations féminines ? Jules n'était pas retors. Mais ses propos, aujourd'hui, sonnent comme des mises en garde. Remontent à ma mémoire les événements survenus un peu avant sa disparition. Il continuait de plaisanter sur ces animaux porte-malheur, à la noirceur prémonitoire. Il ôta mon couvercle en s'esclaffant : « On ne sait jamais, si ça se passe mal au moins laisser un testament. Comme chez les prestidigitateurs, il n'y a pas meilleure solution qu'un chapeau, un chapeau à double fond d'où jaillira la surprise finale. Et avec les abeilles le secret sera bien gardé. Bien du courage à celui qui s'y risquera. Qui s'y frotte.... ». Et le voilà démontant mon couvercle, pour y déposer un paquet. La marchandise est toujours là. Personne n'en sait rien. Et je ne suis pas magicienne.

Deux jours plus tard, j'eus la certitude qu'Antoine avait rencontré Madeleine. Il me tournait autour, dans le sens du mouvement du soleil, puis, subitement, dans le sens inverse, sens de déplacement pourtant interdit à l'astre diurne. Tout cela me donnait le tournis comme si j'effectuais la rotation tandis qu'Antoine avait cessé de bouger. De quoi m'inoculer le bourdon. Puis toute agitation cessa. Je retrouvais mes esprits en même temps qu'Antoine se remémorait à voix haute sa visite à Madeleine. J'étais toute ouïe. Elle ne voulait plus entendre parler de ruche. Elle en avait des irritations jusque dans son sommeil. Tant mieux si cette

voleuse de Julie s'était octroyée quelques collègues, je veux dire des ruches. Les autres, elle avait demandé à un voisin de les faire disparaître. Par surcroît, elle avait prétendu, que peu de temps avant sa mort, Jules avait souhaité le rencontrer, lui Antoine. Il avait une requête à lui soumettre. Elle s'était inquiétée d'un éventuel règlement de compte entre les deux amis. Antoine avait juré, je peux en témoigner, non, il n'avait pas rencontré Jules, non, il n'avait reçu aucune confiance, non ils ne s'étaient pas querellés.

Antoine s'éloigna. Puis il revint muni de sa boîte à outils. Il entreprit de me désosser. Une fois mon chapeau à terre, il m'examina sous toutes les coutures, admiratif de mon parfait état : « Impeccable. Rien à dire. Jules était un artiste ». Il se pencha alors sur le couvercle. Il ne tarda pas à comprendre qu'il y avait bien un double fond dans la coiffe. Après deux coups de tournevis, sa main farfouilla dans l'espace secret. De ses rugueuses pognes, il extirpa un paquet enrobé dans du plastique. L'emballage contenait deux enveloppes. L'une portait l'inscription « Pour Antoine » et l'autre vierge de toute indication. « Pas de doute, c'est l'écriture de Jules », s'est exclamé Antoine.

Il ouvrit la première enveloppe, celle qui lui était destinée. Il eut du mal à cacher sa surprise. Il lut d'une voix à peine audible :

Cher Antoine. L'arrivée des abeilles noires me trouble. Je crains un mauvais coup du sort. S'il m'arrive quelque chose, malheur je veux dire, je te charge de transmettre la deuxième enveloppe à Maître Ribeau, notaire à N. C'est au sujet du fils de Julie. J'ai une dette à rembourser. Comme je ne doute pas que c'est toi qui découvriras ces messages, je sais que je peux compter sur toi.

Alors Antoine partit d'un gros éclat de rire. « Messenger de l'au-delà ? Faut pas compter sur moi ! ». Il se saisit de l'enfumoir, bourra les lettres à l'intérieur, sortit de sa poche un briquet, mit le feu aux papiers.

Jamais, de toute ma vie de ruche, enfumage ne me fut plus insupportable.